

Un état du monde *5 Heures du matin*

Adeline Gendron

Number 116 (3), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, A. (2005). Review of [Un état du monde : *5 Heures du matin*]. *Jeu*, (116), 24–27.

Un état du monde

Cinq heures du matin, c'est l'heure à laquelle les choses basculent. Cinq heures du matin, c'est un point de fragile équilibre entre la nuit et le jour, où l'on voit poindre les premières lueurs du matin. Et c'est dans ce moment délicat, paisible, souvent silencieux, que le spectateur de *5 Heures du matin* se tient pendant presque toute la durée de la représentation.

Dans cette plus récente production de Pigeons International, une photographe au début de la quarantaine (Violette Chauveau) s'interroge sur sa place dans le monde. Insomniaque depuis toujours, elle attend le moment rassurant où le soleil se lève de nouveau pour finalement s'abandonner dans le sommeil. C'est sa quête, ponctuée par de nombreuses rencontres avec un psychologue (Bruno Schiappa), qui est donnée à voir sur la scène. Lors de ces rencontres, elle donne sa vision du monde, parle de sa relation avec son époux qui habite une autre ville, raconte son métier de photographe. Ces quelques scènes seront les seules scènes dialoguées du spectacle, entrecoupées par des scènes dansées, tirées du quotidien matinal d'autres personnages plus anonymes : un homme qui attend, un couple endormi, une jeune femme...

Lorsqu'elle a décidé d'entamer une trilogie sur la terre, Paula de Vasconcelos voulait faire un état du monde, soulever les questions que se pose l'humanité. Avec *Babylone*, première partie de la trilogie, elle effectuait un retour aux sources, utilisant des extraits de la Genèse et de l'Épopée de Gilgamesh, deux textes fondateurs de la culture occidentale. Avec *5 Heures du matin*, elle propose une vue synchronique de notre monde actuel, présentant différentes photos ayant pour point commun l'heure à laquelle elles ont été prises. Ces clichés, ce sont d'abord ceux de Serge Clément. À la demande de la compagnie, le photographe a parcouru le monde, rapportant des images de Dakar, Lisbonne, Budapest, Santiago... à l'heure où ces villes se réveillent. C'est plus de 1 000 images qu'il a rapportées de son périple, donnant à la chorégraphe et metteur en scène une imposante matière de départ pour créer son spectacle. Certains de ces clichés ont été sélectionnés par Paula de Vasconcelos et les interprètes, et sont projetés sur un large écran tout au long de la pièce. À ces instantanés en noir et blanc se superposent ceux que nous offrent les comédiens-danseurs qui, sans assumer de rôles déterminés, nous montrent un échantillon de situations matinales : un homme qui attend, un couple enlacé, une boîte de nuit...

Il me semble toujours très difficile de rendre compte des spectacles de Pigeons International. Chaque fois, la quantité d'information qui nous est donnée à voir est

5 Heures du matin

CONCEPTION, MISE EN SCÈNE ET CHORÉGRAPHIES : PAULA DE VASCONCELOS. PHOTOGRAPHIES : SERGE CLÉMENT ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : PAULA DE VASCONCELOS ; ÉCLAIRAGES : GUY SIMARD ; MUSIQUE : EXTRAITS DE BRIGHT SADNESS D'OLEKSA LOZOWCHUK. AVEC MILENE AZZE, VIOLETTE CHAUVEAU, ANNE LE BEAU, RODRIGUE PROTEAU ET BRUNO SCHIAPPA. PRODUCTION DE PIGEONS INTERNATIONAL, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 12 AU 30 AVRIL 2005.



5 Heures du matin de

Paula de Vasconcelos,
avec les photographies de
Serge Clément (Pigeons
International, 2005). Sur la
photo: Violette Chauveau
et Bruno Schiappa. Photo:
Paul-Antoine Taillefer.

importante, sans cesse multipliée par le nombre de langages scéniques utilisés. Chaque fois, les intrigues qui nous sont présentées le sont en filigrane, laissant au spectateur tout le loisir de les reconstituer selon sa propre volonté. Chaque fois aussi, j'ai l'impression de trahir une certaine part du travail des concepteurs en nommant ou en expliquant une réalisation qui, me semble-t-il, se passerait de mots.

C'est que, bien qu'elle nous offre une certaine prise logique grâce au texte prononcé par Violette Chauveau, la pièce fonctionne surtout par la recreation, chez le spectateur, d'impressions, d'images, de sensations. C'est vraiment dans cette position stable mais fragile, ce moment ténu qui se situe entre la nuit et le jour, que j'ai eu le sentiment d'être placée pendant une longue partie de la représentation. En effet, toute la première moitié se déroule très lentement, dans un silence qui n'a rien de lourd. Rarement ai-je entendu un silence aussi profond dans une salle de spectacle, signe sans doute que le groupe de comédiens-danseurs tenait le public suspendu à ses mouvements. D'ailleurs, tout est mis en œuvre pour entretenir cette fragilité: la pièce se déroule dans la pénombre, les gestes sont retenus, les lignes souvent près du corps; les comédiens sont munis de micros, ce qui leur permet de chuchoter, les dialogues sont lents, monocordes.

Lentement donc, le spectateur est invité à se réveiller. Lorsque, brusquement, un duo énergétique, presque brutal, interprété par Anne Le Beau et Milene Azze vêtues de noir, vient briser le rythme confortable installé depuis le début, on aurait presque envie de le repousser. Pourtant, le réveil est essentiel puisqu'il correspond à un nouveau jour, espoir pour l'humanité et découverte de soi pour la photographe. En effet, cette dernière répondra à certaines de ses interrogations à la fin de la pièce, effectuant le trajet qui la sépare de son mari installé à New York pour aller lui donner quelque chose d'elle : ses photos. Puis, elle expliquera son rôle d'humain dans un beau, mais très long monologue tiré du *Passage des heures* de Fernando Pessoa.

On a déjà reproché à Paula de Vasconcelos d'expliquer dans des textes ce que le spectateur avait déjà compris grâce aux images. C'était le cas, par exemple, dans *Babylone*, où un personnage venait expliquer le désarroi d'une jeune mère ayant perdu son enfant, alors qu'on venait tout juste de la voir plier des vêtements d'enfant puis interpréter, le visage défait, une chorégraphie au sol fort intense. Dans *5 Heures du matin*, ce monologue final m'a paru long, lourd, superflu même à certains égards. Il vient en effet briser le rythme du spectacle qui, par analogie avec la forme du réveil, est arrivé à ce moment à un certain état d'agitation. Après une célébration collective – elles sont chères à Paula de Vasconcelos – dans une boîte de nuit, la photographe a retrouvé son mari, puis tous les personnages se sont assis, dos aux spectateurs, pour contempler les photos de Clément. Ce n'est qu'après ce tableau – qui ressemblait à s'y méprendre à une scène finale – que la photographe prononce son monologue, beaucoup plus lyrique que le reste de la pièce. Elle vient ainsi créer une incohérence dans le déroulement du spectacle. On peut comprendre qu'après un travail de création on sente le besoin d'effectuer un retour, de faire un bilan des découvertes rendues possibles par ce travail. Mais, pour le spectateur, la longueur du monologue vient sans doute amoindrir son effet.

Si ce monologue n'apparaît pas nécessaire, c'est que l'ensemble du spectacle est très bien organisé. La scénographie, aussi



assurée par Paula de Vasconcelos, est sobre mais très efficace. Elle permet en effet une multiplication des perspectives. Une scène surélevée recouverte de marqueterie délimite l'espace scénique. Le mur du fond est entièrement couvert d'un écran blanc sur lequel sont projetées les photos de Clément, en son centre une porte s'ouvre sur un espace plus restreint, aussi recouvert de marqueterie. Pour entrer sur le plateau principal, les comédiens empruntent cette porte, rampent à partir d'une fosse qui sépare la scène de l'écran ou, plus simplement, grimpent sur la scène. Au début du spectacle, les danseurs montent sur scène en rampant, alors que la photographe est très droite, solide sur ses talons hauts. Ce n'est que plus tard qu'elle parcourt elle aussi le plateau en rampant, au moment où elle rejoint les autres personnages dans la danse finale qui prend place, il faut le remarquer, derrière la porte centrale.

La descente en elle-même effectuée par la photographe est donc exacerbée par cette scénographie mais aussi par le genre lui-même. En effet, l'hybridation du théâtre et de la danse permet d'illustrer visuellement le changement opéré chez le personnage principal. Alors que la photographe fait appel à une connaissance intellectuelle du monde – elle parle, utilise les mots, nomme, même si elle n'apprécie pas cette action – les danseurs présentent une façon beaucoup plus sensuelle d'envisager l'univers. Et cette opposition féconde entre danse et théâtre se retrouve dans plusieurs pièces de Pigeons International. Que ce soit dans *l'Autre* (2001), dans *Babylone* (2003) ou encore ici, la présence simultanée de la danse et du théâtre peut être vue comme un appel au spectateur. Ce dernier, comme la photographe, doit accepter d'abandonner ses repères habituels d'intelligibilité pour s'ouvrir à une compréhension plus sensuelle d'un théâtre qui utilise bien plus les images, la musique et le mouvement que les mots.

Dans le programme, Paula de Vasconcelos explique l'idée de départ :

Dans la poursuite de notre réflexion sur l'état de la planète, nous voulions créer un spectacle qui ne laisserait aucune empreinte sur la terre. De là l'idée des photos. Après ce spectacle, elles n'occuperont pas d'espace dans un entrepôt, ne seront pas jetées aux poubelles. Magiquement, elles continueront d'exister, sans nécessairement occuper un lieu.

S'il ne laisse aucune empreinte sur la terre, le spectacle en laisse toutefois chez le spectateur, des empreintes fragiles, ténues. Comme sa scénographie, *5 Heures du matin* se fait très léger, proposant des instantanés, images éphémères d'un état du monde. C'est un très beau spectacle que cette dernière production de Paula de Vasconcelos, tout en douceur, une légère bruine qui s'évapore au lever du soleil mais nous laisse tout de même l'envie de voir ce qui se passe dans notre monde. ¶

5 Heures du matin de Paula de Vasconcelos, avec les photographies de Serge Clément (Pigeons International, 2005). Sur la photo : Rodrigue Proteau.
Photo : Paul-Antoine Taillefer.